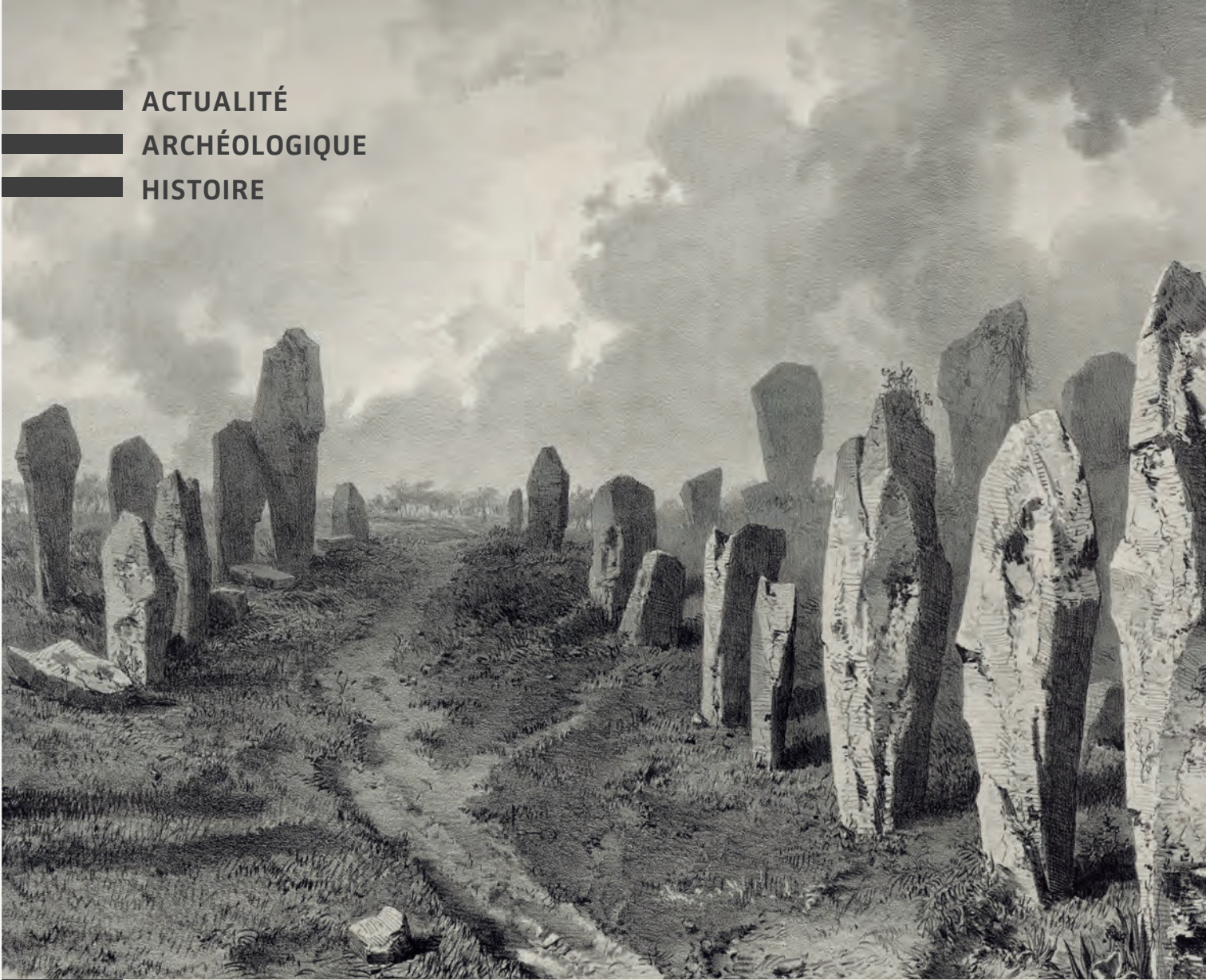


ACTUALITÉ

ARCHÉOLOGIQUE

HISTOIRE



2025

TOME
151

BULLETIN & MÉMOIRES

de la Société polymathique du Morbihan

Sommaire

- 04** **Avant-propos**
Olivier VALLENTIN

ACTUALITÉ ARCHÉOLOGIQUE dans le Morbihan

- 06** **Mégalithes de Carnac et des rives du Morbihan**
Patrimoine mondial de l'UNESCO
Paysages de mégalithes

HISTOIRE

- 20** **Alain Barbetorte :**
famille, héritage et réseaux au x^e siècle
Axël LE BOULICAUT
- 32** **Le halo d'une guerre oubliée**
Regard sur les registres de la chancellerie de Bretagne 1509–1532
Hervé LE GOFF
- 50** **Les horizons maritimes hennebontais xvii^e et xviii^e siècles :**
des populations, entre poids des héritages et ouverture sur le monde
Frédéric TOUSSAINT
- 60** **1801–2025**
Deux siècles de franc-maçonnerie à Vannes
Yannic ROME

72 Quelques éléments sur les octrois à Vannes au XIX^e siècle

François ARS

80 Le chimiste Mathurin-Joseph Fordos (1816–1878)

pionnier de la photographie avec Daguerre, et codécouvreur du sel d’or

Dr Patrick MAHÉO

96 Louis Mazet (1897–1981)

Une vie bien remplie : de l’aviation à la direction des Kaolins du Morbihan

Jean-Yves LE LAN

108 Quand les cathos inventaient la manif’

**Les oppositions au pouvoir anticlérical dans le Morbihan
des années 1900 aux années 1920**

Aurélien PIVAUT

**122 La Société polymathique du Morbihan et la Bibliothèque nationale de France
Numérisation pour une mise en ligne dans Gallica**

Olivier VALLENTIN

134 Vie de la Société polymathique du Morbihan

Annick JOUSSE et Olivier VALLENTIN

Paysages de mégalitheswww.megalithes-morbihan.fr

.....

Mégalithes de Carnac et des rives du Morbihan

Patrimoine mondial de l'UNESCO

Lors de sa quarante-septième session tenue à Paris en juillet 2025, le Comité du patrimoine mondial a inscrit les mégalithes de Carnac et des rives du Morbihan sur la Liste du patrimoine mondial et a adopté la déclaration de valeur universelle exceptionnelle. Cet événement est à la fois l'aboutissement d'une démarche collective, du projet d'un territoire et une étape dans l'histoire millénaire de ces monuments.

C'est désormais officiel, les mégalithes de Carnac et des rives du Morbihan sont inscrits sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, rejoignant les 53 autres sites français. À l'instar de la Grande Muraille de Chine, des pyramides d'Égypte ou de la Grande Barrière de corail, les mégalithes accèdent au cercle restreint des biens reconnus pour leur valeur universelle exceptionnelle. Cette inscription consacre ce paysage culturel unique au monde, façonné il y a plus de 7 000 ans par des sociétés néolithiques dont l'ingéniosité continue de nous fasciner et nous interroger.

L'inscription au patrimoine mondial de l'UNESCO rassemble 28 communes, le Département du Morbihan, le Centre des monuments nationaux (CMN), le Conservatoire du littoral, Auray

Quiberon Terre Atlantique (AQTA), Golfe du Morbihan Vannes Agglomération (GMVA), la Région Bretagne, de nombreuses associations et des communes associées, notamment Vannes et Auray.

Le périmètre de ce territoire exceptionnel s'étend de la ria d'Étel à la presqu'île de Rhuys, de Pluneret à Quiberon, sans oublier les îles d'Houat et Hœdic. Plus de 550 monuments mégalithiques, caractérisés par une concentration et une diversité démesurées, y sont implantés en lien avec le paysage maritime.

L'inscription est synonyme de nouveau départ : elle engage tout le territoire dans une dynamique durable, pour que les mégalithes continuent à vivre, à être compris et partagés.



Source IGN - 2022, SHOM - 2015, DRAC Bretagne 2020, Paysages de mégalithes.

UN TERRITOIRE EXCEPTIONNEL

Le mégalithisme, témoin d'une période charnière de l'humanité

Le mégalithisme désigne une forme d'architecture consistant à ériger des monuments colossaux en pierre. En Europe, les peuples du Néolithique ont commencé à les ériger dès le ^v^e millénaire avant notre ère. Au cours du Néolithique, l'agriculture et l'élevage se sont diffusés dans les différentes régions d'Europe à des rythmes variables.



Ces changements de modes de vie ont favorisé l'émergence de sociétés complexes et hiérarchisées dont les constructions massives sont encore les témoins dans le paysage.



Alignements du Ménéac - Menec Vras, Carnac. © Zulaan/Paysages de mégalithes

Le bien inscrit au patrimoine mondial

Le bien se présente sous la forme de quatre aires, caractérisées par des densités et diversités de structures, qui fonctionnent comme des « fenêtres », des « zooms » sur un phénomène, le mégalithisme. Ces aires ne peuvent se comprendre sans leurs interactions avec le paysage, dans toutes ses composantes, et tout particulièrement avec les rives, rias, rivières, marais ou zones maritimes.

La zone tampon

La zone tampon (ou aire d'influence paysagère) inclut l'environnement qui participe à l'identité du bien et les structures paysagères en relation physique et sémantique avec le bien (lignes de crête, vallées qui débouchent sur le bien, continuités de plateau, etc.). Elle comprend :

- L'ensemble des reliefs issus du cisaillement armoricain qui délimitent l'espace littoral du bien au nord, les grandes lignes de crête NO-SE.
- Les paysages emblématiques de la ria d'Étel : ici, les paysages se tournent vers une autre mer intérieure assez dissociée du bien. La ria d'Étel forme donc une frontière naturelle qui délimite l'aire d'influence paysagère au nord-ouest.
- La barrière naturelle formée par la presqu'île de Quiberon et le chapelet d'îles qui s'étirent vers l'est (Houat, Hoëdic).
- Les rives du golfe du Morbihan dans leur épaisseur sont comprises dans l'aire d'influence paysagère. Elles forment le cadre paysager de l'aire. Cela inclut la presqu'île de Rhuys dans son intégralité.

LES ÉTAPES DE L'INSCRIPTION AU PATRIMOINE MONDIAL

Il y a 54 biens français, naturels ou culturels, inscrits sur la Liste du patrimoine mondial en 2025, répartis en plusieurs catégories : le dossier s'inscrit dans celle des « Paysages culturels ».

- 2012 : lancement du dossier de candidature ;
- 2017 : validation de la valeur universelle exceptionnelle ;

- 2021 : validation du périmètre du bien ;
- 2023 : finalisation du plan de gestion du bien ;
- Janvier 2024 : dépôt du dossier de candidature ;
- 2024 : expertise internationale ;
- Juillet 2025 : inscription adoptée au cours de la délibération du Comité international de l'UNESCO.

LA VUE : VALEUR UNIVERSELLE EXCEPTIONNELLE DU BIEN

La VUE, colonne vertébrale du dossier d'inscription, signifie, selon l'UNESCO, « une importance culturelle tellement exceptionnelle qu'elle transcende les frontières nationales et qu'elle présente le même caractère inestimable pour les générations actuelles et futures de l'humanité ». Pour figurer sur la Liste du patrimoine mondial, les sites doivent présenter une valeur universelle exceptionnelle et satisfaire à au moins un des dix critères de sélection.

Situé en Bretagne, dans la zone qui s'étend entre la presqu'île de Quiberon et le golfe du Morbihan, ce bien en série composé de quatre éléments constitutifs comprend une forte densité de structures mégalithiques qui témoignent de l'architecture monumentale néolithique érigée progressivement sur plus de deux millénaires (d'environ 5000 à 2300 avant notre ère) en relation avec les spécificités topographiques du territoire – tant le relief que l'hydrographie.

Diverses structures monumentales en pierre, telles que des menhirs, des alignements de pierres dressées (ou stèles), des enceintes de monolithes (cromlechs), des cairns, et une architecture funéraire de différents types – tels que des tombes à couloir (dolmens) ou des cistes – avec des tumulus ou de simples tertres, ont été construits à des endroits spécifiques, l'intervisibilité entre ces structures jouant un rôle dans leur emplacement. Le bien révèle également un riche répertoire d'art pariétal gravé sur des dalles de pierre avec des représentations d'objets, d'animaux, ainsi que des formes abstraites, le tout constituant un registre

Axël LE BOULICAUTDoctorant contractuel
Université Paris I Panthéon-Sorbonne
.....

Alain Barbetorte : famille, héritage et réseaux au **x^e** siècle

Le règne et la vie d'Alain Barbetorte, premier duc de Bretagne et petit-fils du dernier roi, Alain le Grand, sont difficiles à appréhender en raison d'un manque de sources historiques concernant la Bretagne durant la première moitié du **x^e** siècle. Les travaux d'Hubert Guillotel¹ et de Joëlle Quaghebeur² en la matière contribuent cependant à éclaircir certaines zones d'ombre. Encore aujourd'hui, il est possible d'émettre de nouvelles hypothèses au sujet du premier duc breton. Le recours aux nouvelles technologies, telles que l'analyse de réseaux, permet de mettre en lumière des éléments relatifs à sa famille, son héritage et son entourage.

CONTEXTE

Après la victoire des troupes bretonnes dirigées par le fils de Nominoë, Erispoë, sur celles de Charles le Chauve à Jengland en 851, le roi franc est contraint d'octroyer le statut de royaume subordonné à la Bretagne, ainsi que le titre de roi et les comtés de Nantes et de Rennes, qui faisaient jadis partie de la marche de Bretagne, à Erispoë³. Seize ans plus tard, en 867, c'est au tour de Salomon, second roi de Bretagne et cousin d'Erispoë, de recevoir des mains de Charles le Chauve les comtés de Coutances et d'Avranches dans le Cotentin. La Bretagne conservera ces frontières pendant soixante-six ans, jusqu'en 933⁴.

À la mort du roi Salomon en 874, son gendre – le comte de Vannes, Pascuueten – et un certain Gervant se partagent le pouvoir pendant deux années avant de décéder tous deux à quelques mois d'intervalle. Alain le Grand, frère

de Pascuueten, et Judicaël, petit-fils d'Erispoë, se disputent à leur tour le pouvoir. Alain se voit reconnaître son autorité sur les comtés de Vannes, Nantes, Rennes, Coutances et Avranches par Louis le Bègue, fils héritier de Charles le Chauve, sacré roi de Francie le 8 décembre 877.

À partir de 879, les deux hommes s'allient pour faire face à la menace grandissante des Scandinaves, mais, un an plus tard, Judicaël décède lors d'un combat⁵. C'est seul qu'Alain affronte les Normands à Saint-Lô la même année, sa victoire le consacre comme unique dirigeant de la péninsule⁶. Il ne reçoit cependant le titre de roi que dix-sept ans plus tard, en 897⁷. Son règne est méconnu et son surnom tient surtout de la légende, mais son action pour lutter contre les Normands semble toutefois bien réelle. Il est probable qu'Alain décède au cours de l'année 907 ou 908, puisque son successeur, un certain Gourmaëlon, est mentionné dans une notice du cartulaire de Redon,



Fig. 1 – Sculpture d'Alain Barbetorte, vers 1860, Amédée Ménard. Musée Dobrée de Nantes M0212_998-57-1_b



Fig. 2 – Carte de la Bretagne au IX^e siècle. Source : *La Bretagne des saints et des rois, V^e-X^e siècle*, H. Guillotel et A. Chédeville, p. 31.

comme « régnant en Bretagne »⁸. Les événements qui suivent sont partiellement connus par les annales de Flodoard, un chroniqueur franc.

À partir de 913 et jusqu'en 931, les Normands ont la mainmise sur la Bretagne et s'y implantent durablement, notamment dans la vallée de la basse Loire ainsi qu'en Cornouaille⁹. Le comte de Poher et gendre d'Alain le Grand, Matuedoï, part se réfugier dans le Wessex chez le roi Aethelstan en compagnie de son fils, le futur Alain Barbetorte. Les annales mentionnent également que, en 921, Robert, un des fils de Robert le Fort, parvient à convertir les Normands de la Loire au christianisme¹⁰. Herbert de Vermandois et Hugues le Grand les assiègent à leur tour aux alentours de 927¹¹.

Le début des années 930 marque le premier retour d'Alain Barbetorte en sa terre, notamment lorsqu'il tente de récupérer, en vain, le titre comtal du Poher en 931¹². Son second retour en 936

et son installation à Nantes en 937 sont couronnés de succès, puisqu'il y obtient le titre de duc de Bretagne. Les affrontements avec les Normands se poursuivent, entre autres lors de la bataille de Trans en 939. Cependant, son autorité semble s'être limitée à la Cornouaille, au Nantais et probablement au Vannetais, le Nord étant contrôlé par le comte de Rennes, Béranger¹³.

En quatorze années de règne, Alain Barbetorte s'est attelé à réorganiser le territoire breton ruiné par les invasions et l'installation des Normands, notamment en procédant à une réforme de l'Église séculière et en permettant la restauration de biens ecclésiastiques¹⁴. À la suite d'un accord avec le comte Guillaume de Poitiers, le jeune duché s'étend aux *pagi* de Mauges, Tiffauges et Herbauges, un secteur qui échappe alors au contrôle du comte poitevin¹⁵.

Sa mort prématurée en 952 ne permet pas à ses fils Hoël et Guerech, nés d'une première union avec une certaine Judith, probablement originaire du Wessex, de reprendre le titre de duc ; son troisième fils, Drogon, issu d'un second mariage avec la sœur du comte de Blois, Thibault le Tricheur, est assassiné quelques années plus tard¹⁶.

Le chimiste Mathurin-Joseph Fordos (1816–1878)

pionnier de la photographie avec Daguerre, et codécouvreur du sel d'or

Notre étude sur la filiation de la famille Fordos, parue en 2009, s'achevait avec l'espoir qu'une biographie soit consacrée à Mathurin-Joseph Fordos (1816-1878), le personnage le plus marquant de sa lignée¹. Pionnier de la daguerréotypie, pharmacien hospitalier, savant chimiste, chercheur fécond, Mathurin-Joseph Fordos reste, malgré tous ces titres, complètement ignoré de nos jours.

Deux événements nous incitent aujourd'hui à concrétiser notre souhait. D'une part, la publication par les Archives nationales, en 2015, d'un répertoire intitulé *De l'image fixe à l'image animée* (1820-1910) qui recense tous les pionniers de la photographie française². D'autre part, l'exposition organisée par le musée d'Orsay, du 15 décembre 2020 au 14 mars 2021, sur un de ces précurseurs, Joseph-Philibert Girault de Prangey (1804-1892), rétrospective au cours de laquelle a été exposé l'un des premiers daguerréotypes réalisés au monde, celui que l'on doit à Daguerre et à Fordos.

Si Daguerre est resté célèbre, qui se souvient aujourd'hui de Fordos, son jeune bras droit ? Que sait-on de lui ? Quel a été son parcours professionnel ? Quelle contribution a-t-il apportée à la photographie ? Quelles autres découvertes scientifiques a-t-il effectuées au cours de sa carrière ? Tels sont les sujets que nous nous proposons d'aborder dans les lignes qui suivent afin de mieux faire connaître ce scientifique méconnu.

UNE FAMILLE DE PAYSANS PROGRESSISTES

Les Fordos, une lignée de « coqs de village »

La lignée des Fordos, originaire de Sérent, a une histoire originale car elle faillit ne jamais exister, l'ancêtre fondateur, Olivier Fordos, ayant été emporté tout jeune dans la tombe, « à l'âge de 32-33 ans », le 24 avril 1673. Il eut juste le temps de se marier l'année précédente et de laisser un fils qui assura la postérité. Un de ses descendants, prénommé Jean-Marie mais appelé communément Jean, est le grand-père de notre chimiste. Né au bourg de Sérent le 27 décembre 1769, il n'a que 17 ans quand il y épouse, le 13 février 1787, Julienne Vincent. Fait curieux, le mariage est célébré non par un prêtre de Sérent mais par le curé de Lizio, l'abbé Pierre-Marie Jamet, qui sera le premier prêtre du Morbihan assassiné sous la Révolution, en septembre 1792³.



Fig. 1 – Théodore Maurisset, *La daguerréotypomanie*, vers 1840.

Par son mariage, Jean Fordos devient le beau-frère de Mathurin Vincent, figure politique locale. « Bleu » enragé, signataire du cahier de doléances, acquéreur d'un bien national⁴, Vincent est élu maire de Sérent le 1er mars 1791. De son côté, Jean Fordos s'engage, lui aussi, dans la voie révolutionnaire. Comme son beau-frère, il acquiert un bien d'Église nationalisé quoique relativement modeste : un canton de pré qui appartenait à la chapellenie de M. de Brilhac, comte du Crévy, ancien conseiller au Parlement de Bretagne.

Le père : Joseph Fordos (1788-1863), maire de Saint-Guyomard

Son fils, Joseph Fordos (Sérent, 1788-Saint-Guyomard, 1863), est le père de notre pharmacien. Il épouse à Saint-Guyomard, ancienne trêve de Sérent, Mélanie-Anne-Marie Lucas, de dix ans sa cadette, fille de Jacques Lucas (1768-1835), autre personnalité locale. Laboureur puis rentier, Lucas signe le cahier de doléances de sa trêve et exerce les fonctions d'officier public, de la Terreur au Consulat. Maire de Saint-Guyomard en 1800, il reste en place sous l'Empire jusqu'en 1808.

Quant à Joseph Fordos, propriétaire agriculteur en 1816, ce qui traduit une certaine richesse, il hérite de la fibre politique familiale. Second adjoint au

Fig. 2 – Maison natale
de Mathurin-Joseph Fordos
à la Ville-Fichet en Sérent.
© P. Mahéo



maire de Sérent sous la Restauration, il déménage à Saint-Guyomard et devient maire de cette commune en 1825. Il recueille le bel héritage de son beau-père en 1835 : 3 maisons et 126 pièces de terre à Saint-Guyomard, 2 maisons et 31 prés et champs à Sérent, sans compter les meubles d'une valeur de 1 266,30 francs. En mars 1858, il loue une partie de sa « grande maison » du bourg – appelée ainsi par les habitants de Saint-Guyomard – afin d'établir l'école mixte communale⁵. Il laisse 5 enfants, 4 filles et un fils, sujet de notre présente étude.

COLLABORATEUR DE DAGUERRE ET PHARMACIEN

Brillant interne des hôpitaux de Paris et cofondateur de la Société d'émulation pour les sciences pharmaceutiques (1838)

Ce fils, Mathurin-Joseph Fordos, voit le jour le 3 novembre 1816 au village de la Ville-Fichet en Sérent. Élève au collège de Vannes, il s'y distingue par ses brillants succès⁶. *La distribution solennelle des prix* d'août 1832 révèle que, élève

de cinquième, il obtient non seulement le premier prix de thème mais également les deuxièmes prix d'arithmétique, de langue française, de version grecque, de version anglaise et d'excellence, sans oublier le prix unique d'anglais⁷. Il est le condisciple du futur ministre Jules Simon, du chirurgien Alphonse Guérin, inventeur du pansement ouaté, qu'il retrouvera à Paris, du philanthrope Abel Le Roy, adjoint au maire de Vannes qui donnera son nom à une rue de la ville, et d'Alfred Morcrette, pharmacien et maire d'Auray.

C'est à Vannes que notre jeune étudiant commence son apprentissage de pharmacien, chez le non moins jeune Augustin-Vincent Le Cudon, à peine 30 ans, déjà propriétaire d'une officine place Napoléon-le-Grand, actuelle place Maurice-Marchais⁸. Monté à la capitale à 19 ans en 1836, Fordos poursuit son cursus d'étudiant avec brio à l'École supérieure de pharmacie et passe le « concours de l'internat en pharmacie des hôpitaux et hospices civils de Paris ». Reçu interne le 1^{er} avril 1838 – major du concours –, il est le condisciple d'Hippolyte Mège-Mouriès, inventeur de la margarine. Au concours des prix de mars 1840, Fordos obtient le premier prix de l'internat. Honoré, de ce fait, de la médaille d'argent, il

est nommé pharmacien en chef des hôpitaux de Paris en mai 1841⁹. Il n'a que 24 ans et demi et va passer toute sa vie professionnelle – trente-sept années – au service de l'Assistance publique.

Dès son admission à l'internat, Fordos fonde la Société d'émulation pour les sciences pharmaceutiques avec quelques camarades, parmi lesquels son ami indéfectible Amédée Gélis que nous retrouverons plus loin¹⁰. La première séance de cette société se déroule le 19 juillet 1838. En deviennent également membres Gaspard-Adolphe Chatin, mycologue et botaniste, futur membre de l'Académie de médecine et de celle des sciences, Guillaume-Louis Figuier, le vulgarisateur scientifique le plus prolifique du XIX^e siècle, Faustino Malaguti, qui deviendra doyen de la Faculté des sciences de Rennes, Henri-Edmond Robiquet, inventeur du diabétomètre... La Société d'émulation constituera pendant plusieurs décennies un important tremplin professionnel pour les jeunes étudiants en stage dans les hôpitaux parisiens.

Pharmacien en chef de l'hôpital Saint-Antoine puis de celui de la Charité

Quant à Fordos, il débute sa carrière dès l'obtention du diplôme. Il est, en effet, nommé en mai 1841 pharmacien en chef de l'hôpital du Midi, établissement spécialisé dans les maladies vénériennes. Il travaille sous la direction d'Édouard Filhol qui isolera la chlorophylle et deviendra le pionnier du thermalisme. Dès l'année suivante, Fordos est promu pharmacien en chef de l'hôpital Saint-Antoine. Il n'a que 25 ans. Y exercent des sommités de la médecine : Barthéz de Marmorières, précurseur de la pédiatrie moderne, Bérard, fondateur de la Société de chirurgie, Malgaigne, inventeur d'appareils chirurgicaux, Nélaton, chirurgien des célébrités... Établissement de 300 lits, Saint-Antoine reçoit 5181 patients en 1848, y compris les blessés de la révolution de Février pour lesquels Fordos prépare les pansements. « *Cet hôpital est un des plus beaux, des mieux distribués pour tous les services* », assure le guide *Paris Médical* de 1853¹¹.

Lorsque, en 1848, éclate la révolution de Février, notre jeune pharmacien est mobilisé avec le grade de sous-lieutenant en premier dans la garde nationale parisienne¹². Aux élections générales, il est nommé par son bataillon capitaine d'état-major et, pendant les jours difficiles que traverse la nouvelle Seconde République, il effectue un service actif. Après les journées de juin, l'état-major général est réorganisé par le général Changarnier, commandant de la division de Paris et de la garde nationale : Fordos appartient au petit nombre des capitaines maintenus dans leur grade.

D'opinion républicaine, il fait partie, en novembre 1848, des fondateurs de l'Association démocratique des amis de la Constitution. Créé au lendemain du vote de fondation de la Seconde République, ce comité est présidé par l'historien et sociologue Philippe Buchez. Le nom de Fordos figure aux côtés de célébrités : l'avocat Antony Thouret, l'agronome Bixio, le sculpteur David d'Angers, le futur président Jules Grévy, le chimiste Théophile-Jules Pelouze ou l'économiste Horace Say. Le but premier de ce comité est de soutenir la candidature du général Cavaignac à l'élection présidentielle de décembre 1848 mais ce dernier est battu dès le premier tour par Louis-Napoléon Bonaparte.

En septembre 1859, année de son mariage, Fordos connaît la consécration professionnelle en obtenant le poste de pharmacien en chef de l'hôpital de la Charité, sis 47, rue Jacob, et troisième établissement hospitalier de la capitale par son importance, après l'Hôtel-Dieu et La Pitié¹³. Dans la décennie 1870, La Charité compte 504 lits : 321 de médecine, 119 de chirurgie, 32 d'accouchement et 32 berceaux. On y trouve également des noms prestigieux de la médecine : Cruveilhier, créateur de l'anatomie pathologique, Velpeau, qui laisse son nom à la fameuse bande de contention, Vulpian, spécialiste du système nerveux... On aurait aimé connaître les relations de notre pharmacien en chef avec ces sommités. Rencontre-t-il de temps à autre le docteur Alphonse Guérin ou l'homme politique Jules Simon, ses anciens condisciples du collège de Vannes ?

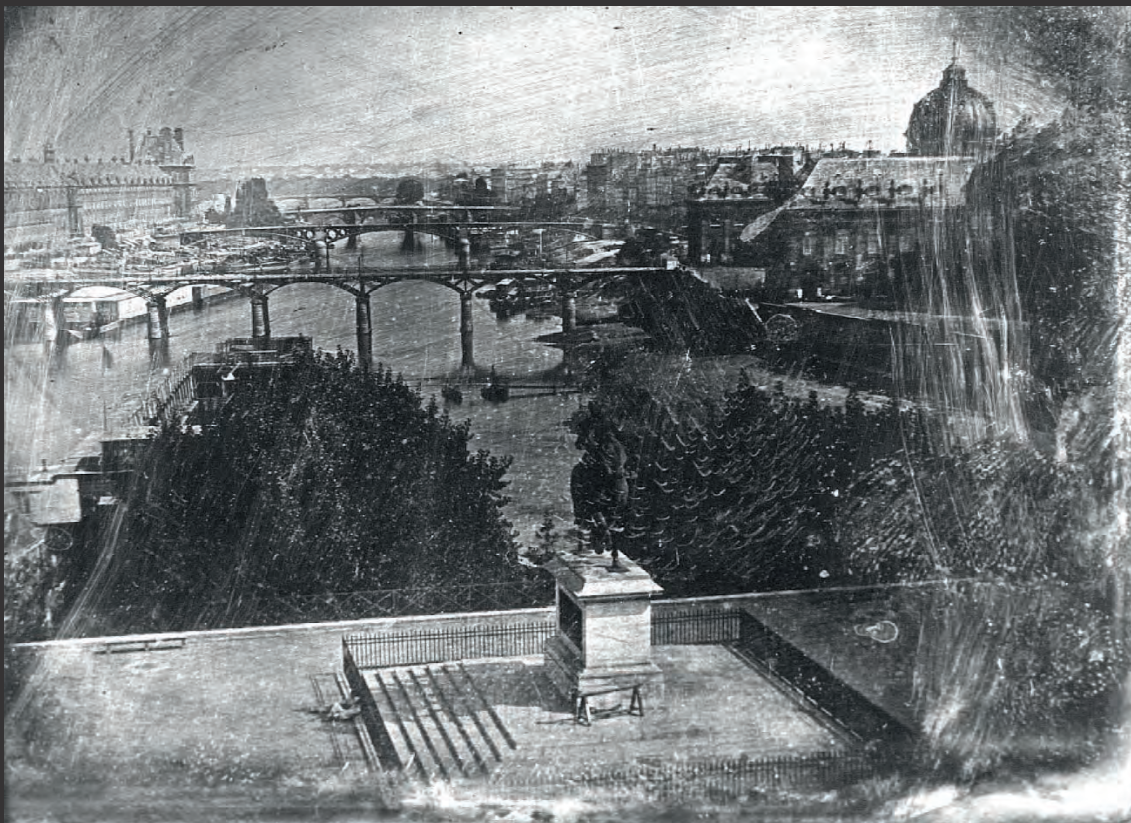


Fig. 3 – Paris, vue sur le Pont-Neuf, 1837.
Premier daguerréotype au monde avec personnages
réalisé par Daguerre et Fordos.
© Musée des Arts et Métiers

Daguerre et Fordos, auteurs du premier daguerréotype avec personnages (1837)

On sait seulement que, dès son arrivée à Paris, notre jeune étudiant de 20 ans s'intéresse aux sciences appliquées à la chimie. Il va collaborer avec le célèbre Louis-Jacques-Mandé Daguerre (1787-1851) et contribuer avec lui aux essais originels de daguerréotypie réalisés dans l'histoire. Daguerre et Fordos sont, en effet, les tout premiers daguerréotypistes à avoir fixé des personnages sur une plaque de verre. Daté de 1837,

leur exceptionnel cliché, de 7,3 cm sur 10, représente un panorama de la Seine. Prise de la rive droite du fleuve, la vue offre une perspective vers le Pont-Neuf, avec, sur la rive gauche, le palais du Louvre et, au fond à droite, la coupole de l'Institut. Au premier plan apparaît le square Henri-IV dans lequel deux ouvriers ou deux flâneurs se reposent, adossés à la grille qui entoure le socle, au pied de la statue du Vert-Galant.

Sept mois après la mort de Fordos, sa veuve offre le fameux cliché à un ami, l'auteur dramatique... et chimiste Fernand Langlé¹⁴, comme l'atteste l'inscription manuscrite écrite au verso et datée du 1^{er} février 1879 : « Cette plaque, représentant une vue du Pont-Neuf, est le premier daguerréotype tenté en plein air. Il a été exécuté par Daguerre et Fordos, en collaboration scientifique expérimentale, et conservé par ce dernier.



Fig. 4 – Daguerre ; Thiesson, Photographe ; 1844.
© Paris Musées / Musée Carnavalet

Fig. 5 – Louis Daguerre
(Corneilles-en-Parisis, 1787 - Bry-sur-Marne, 1851).



Après sa mort, il m'a été donné, comme souvenir de lui, par Mme Vve Fordos. » Ce témoignage place ainsi le cliché de Daguerre et Fordos parmi les incunables de l'histoire de la photographie. Le cliché est finalement offert en 1927 par la famille Langlé au musée des Arts et Métiers, lors de l'ouverture de salles consacrées à la photographie.

Mais, jusqu'en 2003, le daguerréotype ne fait l'objet d'aucune attention particulière¹⁵. Il n'est montré pour la première fois au public que lors de l'exposition « Le daguerréotype français, un objet photographique », d'abord au musée d'Orsay en 2003 puis au Metropolitan Museum of Art (le célèbre Met) de New York en 2003-2004. Et, comme nous l'avons signalé au début de cette étude, le cliché de Daguerre et Fordos est, de nouveau, exposé au musée d'Orsay en 2020-2021, lors de la rétrospective consacrée à Joseph-Philibert Girault de Prangey, autre pionnier de la daguerréotypie. Cette exposition parisienne faisait suite, de son côté, à une précédente rétrospective, organisée par le Met de New York, et intitulée « *Monumental Journey. The daguerreotypes of Girault de Prangey* ».

Quant à l'appareil inventé par Daguerre, il se répand rapidement en France et dans le monde car l'engouement du public est immédiat. L'invention connaît pendant une dizaine d'années un immense succès commercial avant d'être détrônée par d'autres procédés plus performants. De leur côté, plusieurs revues spécialisées se font l'écho des travaux de Fordos dans ce domaine, notamment *Le Moniteur de la photographie* (*Revue internationale des progrès du nouvel art*), dirigé par son ami le journaliste Ernest Lacan.

Si Daguerre fait fortune, le jeune Fordos est totalement exclu du circuit commercial et financier. Et, curieusement, malgré toutes nos investigations, nous n'avons pas réussi à trouver un seul portrait de notre personnage, ce qui est un comble quand on retrace la vie d'un pionnier de la photographie ! Nos recherches sont, en effet, restées vaines tant à la Société française de photographie et aux Archives nationales qu'à la BnF où un recueil documentaire consacré à Fordos, coté AD-5000 (FORDOS)-BOITE PET FOL (Notice n° : FRBNF40381786), s'est avéré vide quand nous l'avons consulté en 2020 !

Quoi qu'il en soit, notre chercheur, toujours féru de chimie photographique, devient l'un des membres fondateurs de la Société française de photographie en novembre 1854. Son nom voisine avec celui de

Louis Mazet (1897–1981)

Une vie bien remplie : de l'aviation à la direction des Kaolins du Morbihan

Cet article retrace le parcours exceptionnel de Louis Mazet. Il s'ouvre sur son enfance avant d'examiner son engagement durant la Première Guerre mondiale en tant qu'officier observateur, période marquée par ses blessures au combat. Après la guerre, il rejoint l'équipe des Kaolins du Morbihan, où il joue un rôle clé et dirige l'entreprise pendant trente ans. Son implication dans la société est analysée, tout comme sa position au cours de la Seconde Guerre mondiale. L'article met également en lumière son influence déterminante dans l'implantation de l'aviation civile à Lorient. Enfin, quelques éléments sont évoqués concernant sa vie après son départ en retraite.

SON ENFANCE

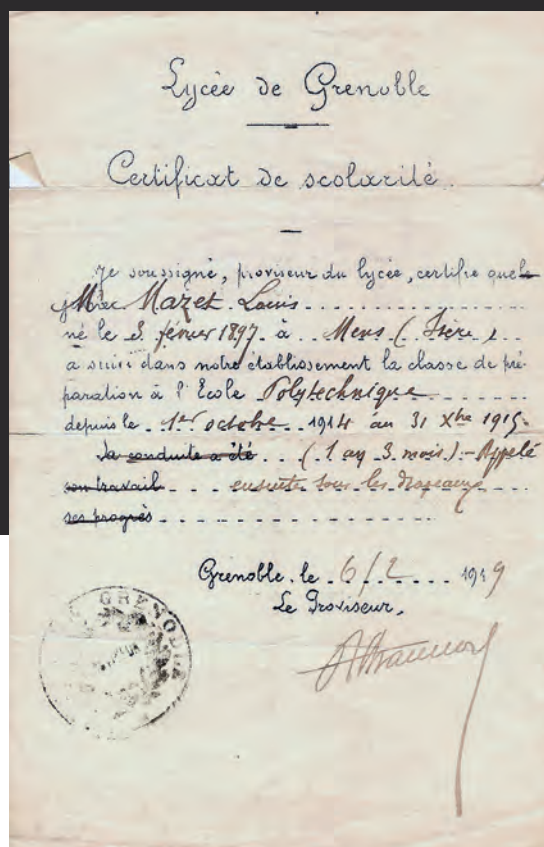
Le 3 février 1897 naît Louis Germain Mazet à Mens dans la région de Trièves dans le département de l'Isère (38). Son père, Louis Séraphin, est boulanger (fig. 1). Sa mère, Marie Julie Émilie Bayle, est originaire d'Oriol (38) qui est un hameau d'agriculteurs proche de Mens. Le couple a quatre autres enfants : Julie (l'aînée), puis, nés après Louis, Berthe, Georges et André. La famille est assez pauvre et le père élève quelques brebis.

Très tôt, Louis Mazet est repéré par son instituteur comme ayant des aptitudes aux études et ce dernier convainc les parents de laisser le « Petit Louis » aller à l'école plutôt que de garder les brebis¹. Il obtient une bourse et fait ses études au lycée de Gap où il a un oncle professeur de mathématiques². Il prépare l'École polytechnique au lycée de Grenoble du 1^{er} octobre 1914 au 31 décembre 1915 puis est appelé sous les drapeaux (fig. 2).



Fig. 1 – Le couple Mazet devant la boulangerie familiale. Le fils, Louis, est sur les genoux de sa mère et Julie se tient à côté du père. Collection monsieur Louis Mazet (petit-fils).

Fig. 2 – Certificat de scolarité de 1919 attestant qu'il a effectué une préparation à l'École polytechnique. Collection madame Gachet.



SON ACTION DANS L'ARMÉE PENDANT LA GRANDE GUERRE

Sur sa fiche matricule n° 1712 de la classe de 1917 du bureau de recrutement de Grenoble³, Louis Mazet est signalé avoir une taille de 1,70 m, un visage long, les yeux roux et les cheveux châtain clair. Il a un bon niveau d'instruction car il est noté 5⁴ sur la fiche et il a préparé l'entrée à l'École polytechnique.

Il est incorporé le 7 janvier 1916 et arrive au corps d'armée le 8 janvier. Il passe aspirant le 15 octobre 1916 et, le 30 octobre, il intègre le 2^e régiment d'artillerie de campagne.



Fig. 3 – Louis Mazet à son poste d'observateur.
Collection madame Gachet.

Il se porte volontaire pour être observateur (fig. 3) dans l'aviation et, en décembre 1916, il indique, dans une lettre écrite de Lunéville à sa sœur Julie, qu'il est sorti pour la première fois : « J'étais pour reconnaître les patelins de façon à ne pas me perdre le jour où j'aurais un travail sérieux à faire. Nous⁵ sommes restés heureux à 2 000 : froid de chien, là-haut on a trouvé la neige ce n'est pas rigolo, on reçoit comme des poignées de sable dans la figure. Je suis descendu avec les lèvres en sang. Assez près, les Vosges étaient très jolies. J'ai survolé les lignes, mais comme nous n'étions pas assez hauts nous ne nous sommes pas avancés assez pour nous faire crapouiller par les batteries contre avion. Ce sera pour demain ou après-demain : je languis. »

Le 21 juin 1917, il reçoit une citation à l'ordre de l'artillerie lourde du 7^e corps d'armée dont le

texte est élogieux : « Jeune observateur, mais s'acquittant de ses missions avec une compétence remarquable. A effectué depuis le début avril de nombreux réglages d'artillerie lourde, s'est particulièrement distingué le 4 mai 1917, où pour assurer la permanence dans la neutralisation des batteries ennemies, il a fait 3 sorties de plus de 2 heures chacune. » Il est alors aspirant au 2^e régiment d'artillerie, détaché à l'escadrille C 222 (fig. 4). Il est nommé sous-lieutenant le 1^{er} juillet 1917.

Pendant cette période, il entretient une correspondance régulière avec sa sœur Julie. Environ cinquante courriers, écrits au rythme de deux à six lettres par mois, sont conservés dans la famille. C'est ainsi que, dans une lettre datée du 20 mai 1918 (fig. 5 et 6), nous apprenons qu'il a réalisé une mission au cours de laquelle il a fait, comme il l'écrit, « du très bon boulot ». La lettre ne nous révèle pas quelle est la nature de son travail, mais la citation à l'ordre de l'artillerie du



Fig. 4 – Louis Mazet dans une voiture de l'escadrille C 222.
Collection madame Gachet.

16^e corps d'armée qu'il reçoit le 2 juin 1918 nous le précise : « Observateur d'artillerie de premier ordre, qui, malgré de nombreux accidents d'aviation, a toujours gardé le même entrain, le même allant - Remplit avec une rare intelligence toutes les missions qui lui sont confiées. Le 20 mai 1918 par des reconnaissances à faible hauteur dans les lignes allemandes, a découvert et fait taire un nid de batteries ennemies qui risquaient d'entraver notablement l'avance de notre infanterie. » Il a donc permis par son travail d'observation d'anéantir une batterie allemande qui aurait pu empêcher l'infanterie française d'avancer.

Le 15 juillet 1918, il est blessé en combat aérien. Il reçoit des balles dans l'épaule, dans la cuisse et au pied. Dans une lettre datée du 20 juillet 1918, il raconte à sa sœur sa mission : « Le jour de ma blessure, je faisais la mission, escorté par 3 autres

Le 20 Mai 1918
Ma chère frangine,
nouvelles bonnes
pour affecter
C 222
En la 15^e M
Journées bien remplies
aujourd'hui. A 5^h 30. Temps magnifique
spectacle imposant. D'un côté au
long toute la côte, de l'autre un secteur
étendu, très agité pour la circonstance

J'ai fait du très bon boulot. Reçu les féli-
citations de l'artillerie et proposé même
pour une citation en cette fois passerai
je vous. Très content.
Vous n'avez pas vu ici. Partons
demain changer d'appareil (est pas
malheureux). Si je ne suis pas habitué
aux déménagements. Depuis 1912
nous ne sommes jamais restés plus de 2 jours
au même endroit. Les deux frères Dubé
et il fait une chaleur ! A bientôt de te

Fig. 5 et 6 – Lettre de Louis Mazet en date
du 20 mai 1918 à sa sœur Julie, recto et verso.
Collection madame Gachet.

Quand les cathos inventaient la manif'

Les oppositions au pouvoir anticlérical dans le Morbihan des années 1900 aux années 1920

En 2005, à l'occasion du centenaire de la loi de séparation des Églises et de l'État, l'historien Frédéric Le Moigne pointe dans ses recherches l'importance des manifestations de défense catholique dans l'ouest de la France au début du ^{xx}^e siècle¹. Ces manifestations s'opposent à un pouvoir républicain qui dénonce les accointances antirépublicaines, contraire aux idéaux des Lumières de l'Église catholique. Ainsi, entre les années 1900 et 1920, plusieurs lois ou projets de loi attaquent directement les intérêts de l'Église catholique (loi sur les associations, décrets Combes expulsant les congrégations, loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État, menaces sur l'école libre, etc.). Face à ces velléités anticléricales, les catholiques morbihannais se mobilisent en nombre.

Le territoire du diocèse de Vannes – dont les limites coïncident avec celles du département depuis le concordat de 1801 – est une excellente illustration de la « société catholique et rurale² » qui existe en Bretagne jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale. En dehors d'une frange littorale et îlienne caractérisée par la pêche et la présence d'une industrie ouvrière – surtout dans la région lorientaise –, le Morbihan est à l'époque un département à l'activité majoritairement agricole, où le catholicisme imprègne fortement la vie quotidienne de la population. Jusqu'en 1913, toutes les élections législatives et cantonales sont remportées par la droite catholique royaliste et

conservatrice³. Les différences avec le reste de la France sont également très fortes sur le plan social et culturel. Il faut cependant préciser un clivage interne politique, religieux et linguistique entre l'est et l'ouest du département, qui avait été démontré dès 1913 par le politologue André Siegfried : la Haute-Bretagne est plus conservatrice et pratiquante que la Basse-Bretagne⁴. C'est dans ce contexte que s'inscrivent donc les oppositions des catholiques morbihannais face aux lois anticléricales. Quelles sont les formes de ce mouvement et comment évoluent-elles ? Quelles sont les revendications portées ? Quelle est la sociologie des acteurs de ce mouvement ?

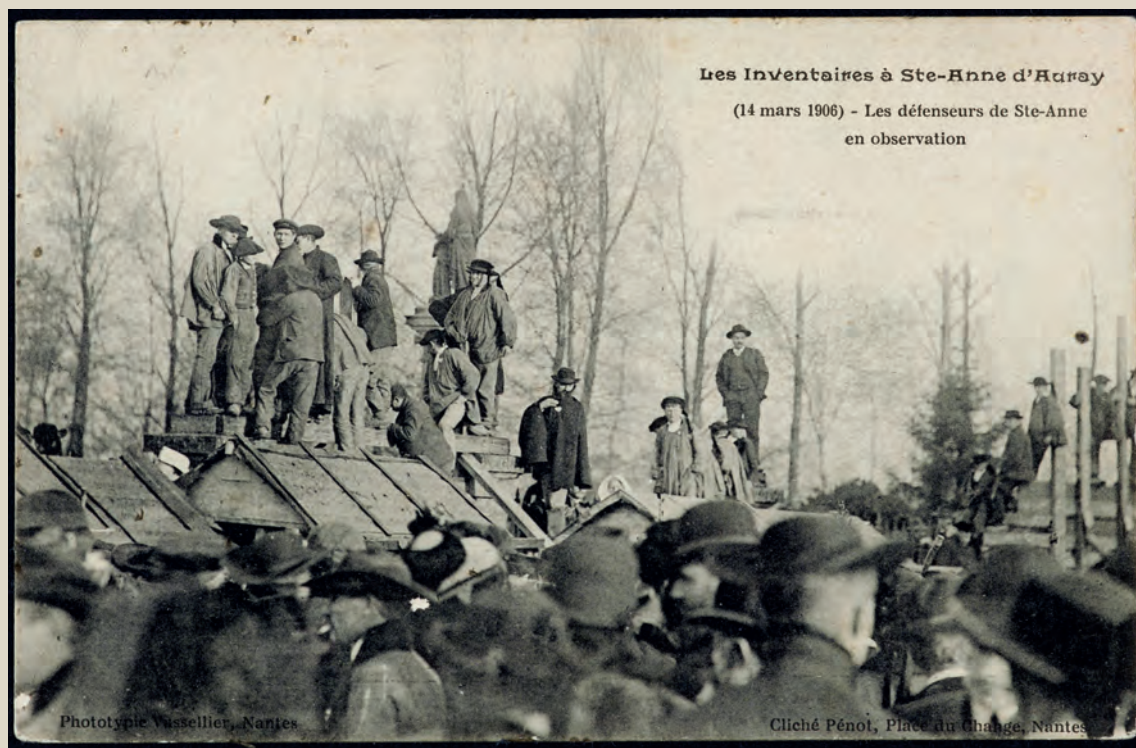


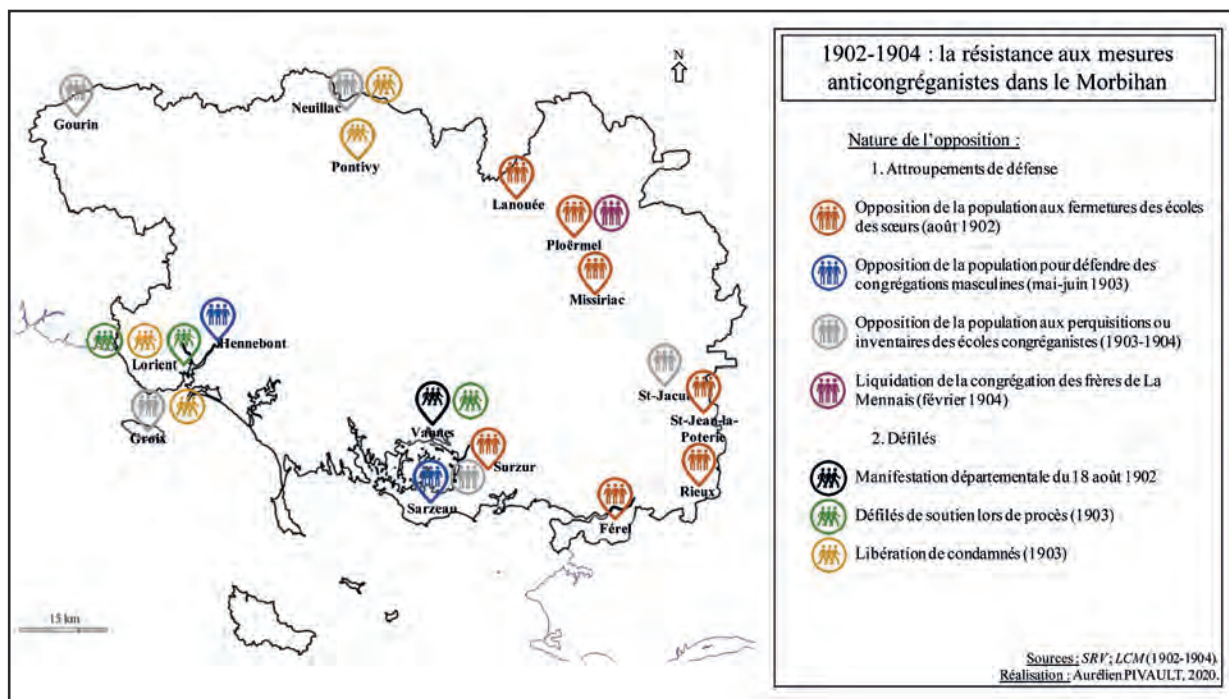
Fig. 1 – « Les défenseurs de Sainte-Anne », Pénol (photographe), carte postale, Nantes, éditions Vasselier, 14 x 9,2 cm. Collections en ligne du musée de Bretagne, n° 979.0065.126

LE RÉPERTOIRE D'ACTION DES CATHOLIQUES MORBIHANNAIS

Le sociologue Charles Tilly a défini la notion de « répertoire d'action » pour conceptualiser l'évolution des formes de mobilisation à la fin du xix^e et au début du xx^e siècle. Il distingue ainsi un « répertoire d'action ancien », proche des émotions d'Ancien Régime (charivaris, etc.), d'un

« répertoire d'action contemporain », avec l'irruption de nouveaux modes de manifestations (défilés, meetings, etc.)⁵. Les catholiques morbihannais s'inscrivent dans ces évolutions.

Dans les années 1900, les rassemblements sont majoritairement ponctuels et localisés, à l'image des manifestations contre les expulsions de congrégations ou contre les inventaires des biens d'Église. Elles constituent des « attroupements de défense » statiques, réduits aux espaces menacés comme des sanctuaires, des églises ou des écoles⁶. En 1902, sur une centaine d'établissements congréganistes féminins dont la fermeture a été ordonnée par les décrets Combes, seuls



sept n'obéissent pas à cet ordre⁷ (fig. 2). Toutes situées dans l'est du département, ces écoles sont défendues par la population locale, qui s'oppose à l'expulsion des religieuses par les forces de l'ordre. La presse locale, tout comme les rapports de police restent vagues et ne révèlent pas toujours les chiffres de la mobilisation, entre 500 manifestants à Sarzeau⁸ et 2 000 personnes à Lanouée⁹. Quelques années plus tard, la « crise des inventaires » de 1906 constitue un pic de mobilisation touchant une majorité de paroisses du Morbihan. Deux tendances se dessinent : les zones rurales se mobilisent plus que les villes ; l'est francophone du département se mobilise plus que l'ouest bretonnant.

Qu'il s'agisse d'expulser une congrégation religieuse ou bien d'inventorier une église, le protocole suivi par les agents de l'État est similaire. Le maintien de l'ordre est alors essentiellement répressif, et assuré par la gendarmerie ou l'armée¹⁰. Le même scénario se répète d'un endroit à un autre. Dans une majorité des cas, la résistance est préparée en avance, puisque l'imminence des opérations était connue par une notification délivrée en amont de chacune d'entre elles.

Fig. 2 – La résistance aux mesures anticongréganistes dans le Morbihan entre 1902 et 1904.

Carte réalisée par A. Pivault, 2020

Le jour J, les manifestants sont avertis par le tocsin, élément habituel présent dans les révoltes depuis plusieurs siècles, par ailleurs, symbole de la communauté territoriale¹¹. En mai 1903, à Sarzeau, les habitants organisent des tours de garde à la communauté des pères de Picpus et se préparent à sonner le tocsin à la moindre alerte¹². Lors des inventaires des biens d'églises, par exemple, à Peillac, le 7 mars 1906, il sonne dès 4 h 30 du matin, avant même l'arrivée des forces de l'ordre¹³. À Taupont, des fidèles se sont retranchés toute la nuit dans le clocher, selon le commissaire spécial, « car l'escalier [y] donnant accès [...] était rempli d'urines et d'immondices¹⁴ ». Outre l'alerte, il faut organiser la défense du lieu. Concernant les écoles et les couvents, des barricades sont généralement dressées au sein de l'édifice à l'intérieur de chaque pièce, dans l'objectif de ralentir la progression des agents de l'État. En 1906, à Marzan, l'église est barricadée de l'extérieur par des troncs d'arbre¹⁵.

À Taupont, les portes sont barricadées par des barres de fer, et derrière elles des piles de fagots empêchent de pénétrer dans l'église¹⁶.

Lorsque le fonctionnaire chargé de l'inventaire des biens d'églises ou de la liquidation des biens de la congrégation vient se présenter, il peut éventuellement être accompagné du commissaire de police, de gendarmes, voire de soldats. Si une opposition à l'accomplissement de l'opération se déclare, les forces de l'ordre sont autorisées à forcer le passage après trois sommations d'usage. Lors de la liquidation du collège de Plœrmel en 1904, il faut évacuer un à un les manifestants de la cour et même des combles de l'établissement¹⁷. À Hennebont, les religieux se sont eux aussi réfugiés dans le grenier, où les forces de l'ordre parviennent enfin après près de quatre heures passées à enlever chaque barricade empêchant l'accès à l'étage¹⁸. En revanche, concernant les biens d'églises, les fonctionnaires renoncent souvent à accomplir leur mission en présence d'une opposition. L'inventaire de l'église de Rieux est ainsi ajourné lorsque les gendarmes et l'agent des domaines constatent la présence d'une foule « avinée et surexcitée » gardant les portes barricadées de l'église, dans laquelle se seraient enfermés « des gens armés de longues haches¹⁹ ». Il faut toutefois minorer une certaine image d'Épinal ou légende dorée de la crise des inventaires²⁰. Dans la plupart des cas, l'opposition reste pacifique et les débordements limités. En février 1906, à Grand-Champ, malgré un léger accrochage avec les forces de l'ordre, les manifestants sont finalement dégagés sans opposition violente par les gendarmes : « tous ces paysans se tiennent, et c'est un à un qu'il faut les appréhender et leur faire descendre les marches. Ils n'injurient pas et ne frappent pas et, une fois en bas, ne cherchent plus à faire aucune opposition ²¹ ».

On le voit, ces rassemblements s'inscrivent dans un cadre local et paroissial. Dans les années 1900, peu de grandes démonstrations ont lieu, à part quelques exceptions notables telles que la manifestation du 18 août 1902 à Vannes, contre l'expulsion des congrégations ; ou encore l'inventaire

avorté de Sainte-Anne-d'Auray, le 14 mars 1906, qui rassemble plusieurs milliers de manifestants. En décembre 1906, un cortège de plusieurs milliers de personnes accompagne l'évêque de Vannes, Mgr Gouraud, contraint de quitter son évêché devenu propriété de l'État. Quelques manifestants sont arrêtés devant la préfecture après avoir tenté de provoquer les gendarmes²². Selon Frédéric Le Moigne, cette journée illustre bien les limites de la capacité mobilisatrice de l'Église catholique dans les années 1900. L'évêque, embarrassé par la foule, finit par demander à chacun de rentrer chez soi²³. C'est le dernier grand rassemblement important avant une vingtaine d'années. Les relations entre le pouvoir républicain et les catholiques se font plus calmes.

La mobilisation est mise en sommeil, mais elle n'est pas éteinte. Une structure se met en place progressivement. L'évêque de Vannes fonde l'Union catholique du Morbihan, en 1911. Cette structure ne vise pas à rassembler l'ensemble des fidèles du diocèse, mais seulement un « noyau de catholiques²⁴ » parmi les plus engagés, appelés à se grouper en comités paroissiaux. La période de la Première Guerre mondiale suspend ce mouvement de structuration. En outre, le contexte national s'apaise lui aussi, à la faveur de l'Union sacrée. Ce n'est qu'en 1924, à la suite de la victoire du Cartel des gauches aux élections législatives, que la contestation catholique se réveille, en France comme dans le Morbihan. En effet, le nouveau président du Conseil, Édouard Herriot, souhaite remettre à l'ordre du jour une politique laïque intensive, visant notamment l'abolition définitive du Concordat (toujours en vigueur en Alsace-Moselle) ainsi que la liberté d'enseignement. Comme dans les autres diocèses, Mgr Gouraud s'engage contre ces projets gouvernementaux, et convoque fin novembre 1924 une grande réunion afin de coordonner l'Union catholique diocésaine en lui donnant un caractère « militant et défensif ²⁵ ». L'Union catholique du Morbihan s'intègre dans le développement plus global des mouvements d'action catholique, promus par le pape Pie XI.

Les derniers volumes

2024



2023



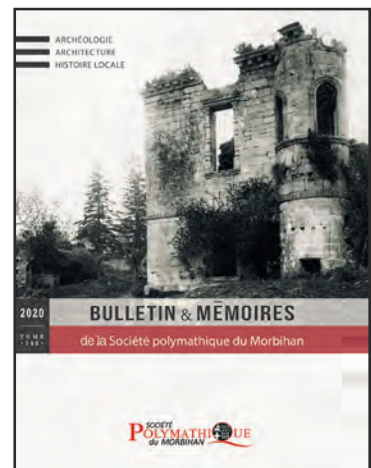
2022



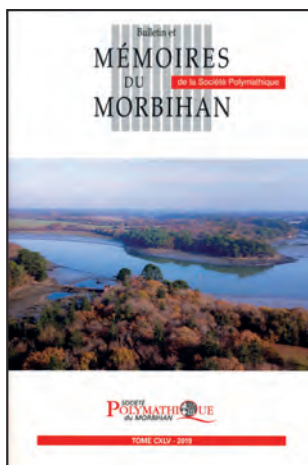
2021



2020



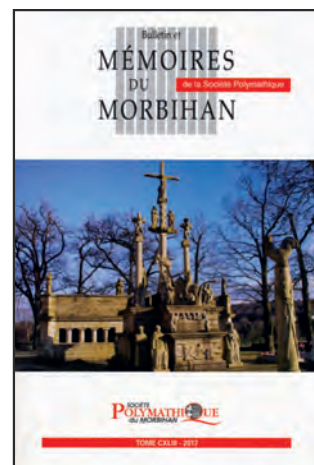
2019



2018



2017



La Société polymathique du Morbihan (SPM) est la plus ancienne société savante de Bretagne. Fondée à Vannes, par quelques érudits, elle œuvre depuis près de deux siècles dans l'étude, la sauvegarde et la valorisation du patrimoine naturel et historique du Morbihan. Depuis 1857, elle publie un volume annuel comprenant diverses contributions dans les domaines de l'archéologie, de l'histoire locale ou régionale, de l'architecture et du patrimoine, des sciences humaines et de la Terre.

**Vous souhaitez adhérer
à la Société polymathique du Morbihan,
contactez-nous !**

Site web
polymathique.fr

Mail
polymathique@orange.fr